

DEMOGRAPHIE ET ENSEIGNEMENT DE L'HISTOIRE⁽¹⁾

« La France, en 1801, comptait 28 millions d'habitants ; l'Angleterre 9,2, dont le dixième était concentré à Londres. »

Il y a belle lurette que la démographie ne se contente plus d'accumuler ces chiffres sommaires. Aux ambitions purement quantitatives de ses débuts s'ajoute la volonté de pénétrer les structures mêmes de chaque population. Quelle y est la proportion des enfants et des vieillards ? Les femmes y excèdent-elles les hommes et les célibataires les gens mariés ? Comment se répartissent les chômeurs ? les diplômés universitaires ? les aliénés ? Toutes ces questions dont est assailli le démographe sont encore compliquées par un souci qu'il partage d'ailleurs avec l'historien : celui du dynamisme propre à chaque société et qui en opère le renouvellement à la fois par la succession des naissances et des décès et par le solde des mouvements migratoires.

Programme gigantesque et de surcroît semé d'embûches pour peu qu'on prétende l'appliquer aux siècles révolus. Faudra-t-il donc encore surcharger une tâche déjà « démentielle » ? Exiger des élèves qu'ils emmagasinent des notions de démographie à superposer aux accumulations politiques, institutionnelles, économiques, techniques et culturelles qu'ils sont déjà censés assimiler à chaque étape de leurs cours ?

Non ! Et ce refus abrupt sera opposé par quiconque est assez persuadé du sérieux de la démographie que pour refuser la surenchère comme la braderie. Mieux vaut voir la réalité en face : tant que les horaires de l'enseignement moyen maintiendront l'Histoire à la portion congrue, matières et méthodes traditionnelles conserveront les privilèges consacrés par l'inertie d'un régime plus habitué à sacrifier les connaissances qu'à s'ouvrir aux progrès accomplis depuis un demi-siècle en Histoire comme dans les autres sciences sociales.

Faut-il se résigner et ne pas même préparer un avenir meilleur ? Autant nous sommes adversaire de chapitres décrivant la population surajoutés en hors-d'œuvre au programme actuel, autant nous préconisons l'intégration judicieuse et progressive de quelques explications démographiques là où leur carence s'avère grave. Même ramenée à ces ambitions modestes, l'entreprise n'échappera au discrédit que si elle satisfait à deux types d'exigences.

1° Sur le plan scientifique : n'invoquer que des résultats certains, éprouvés par la critique.

(1) Une première version de cet exposé a été présentée le 25 janvier 1965 à la Fédération des Professeurs d'Histoire de la région liégeoise.

- 2° Sur le plan pédagogique : graduer les difficultés en fonction de l'âge des élèves et surtout insérer les chiffres, les graphiques, les notions démographiques dans le contexte politique, économique ou social qui requiert leur intervention.

Tâches d'information et d'expérimentation toujours ardues. Efforçons-nous de les alléger en procédant à un tour d'horizon de quelques résultats acquis par les historiens-démographes puis, à titre de suggestion, à l'éclairage par la démographie d'une histoire générale depuis longtemps connue. Les quelques directives qui suivront en guise de conclusion ne peuvent donc être que provisoires ; elles ne seront fécondes que si elles amorcent de nouvelles expériences.

* * *

L'apport des historiens démographes

« Les ouvrages classiques d'histoire et de démographie offrent cette curieuse et commune particularité de s'ignorer mutuellement ». Ce propos désabusé se lisait dans la *Revue historique* en 1950. A vrai dire, il valait surtout pour les pays de langue française et, dès avant cette année, le fossé entre les deux disciplines commençait à se combler. Il n'en reste pas moins que des générations ont vécu dans le microcosme de leur spécialité, comme s'il n'y avait d'Histoire que par et pour les historiens patentés dans notre corporation... Tout aussi significatif, le fait que l'impulsion décisive — sinon l'initiative⁽²⁾ — vint des démographes. L'Institut National d'Etudes Démographiques, fondé en 1945 et dirigé à l'origine par M. Alfred SAUVY, comprit d'emblée l'intérêt de situer ses recherches dans une perspective à long terme, ce qui impliquait une série d'enquêtes historiques. Dès ses premiers numéros, la revue *Population* publiait des articles sur *La Révolution française et le problème de la population*, *Les crises de subsistance et la démographie de la France d'Ancien Régime*, *La Peste Noire de 1348*, tandis que des *Cahiers* de l'I.N.E.D. étaient consacrés à la population canadienne du XVIII^e siècle, aux anciennes familles genevoises, à une paroisse normande jusqu'à l'Empire, à la bibliographie des ouvrages traitant d'économie politique avant 1800⁽³⁾, sans oublier le précieux *Manuel de dépouillement et d'exploitation de l'état civil ancien* (1956) qui en est à présent à sa seconde édition (1966) et sera adapté à l'usage des pays allemands. Bref, en quelques années, un bilan dont aurait pu s'enorgueillir une Faculté ou une Commission d'historiens de métier. Ceux-ci entretemps étaient sortis de leur indifférence, à tel point même que la bibliographie des vingt dernières années occupe une dizaine de pages pour le petit pays qu'est le nôtre⁽⁴⁾. A quoi bon reproduire ces listes ! Ne retenons ici qu'une demi-douzaine d'ouvrages en langue française, dans le seul but d'illustrer la variété des recherches accomplies.

(2) Déclarations de principe et recherches sporadiques n'entrent pas ici en ligne de compte. Autre chose est un programme cohérent et un ensemble de publications...

(3) Liste des *Cahiers* disponibles et bibliographie analytique dans la revue trimestrielle *Population*, in-8°, Paris, P.U.F., à partir de 1946.

(4) Bibliographie classée par R. MOLS pour la Belgique et nombreuses références pour une quinzaine de pays, dans les *Actes du Colloque international de démographie historique*, 535 p. in-8°, Paris, M.-Th. Genin, 1965.

Il arrive que la population d'une seule ville occupe la scène de l'Histoire à l'instar de n'importe quel grand personnage : tel fut le cas à Paris entre 1789 et 1870. Ce peuple parisien dont le rôle révolutionnaire fut longtemps décisif, de qui se composait-il ? Dans *Classes laborieuses et classes dangereuses* ⁽⁵⁾, M. Louis Chevalier fournit des réponses qui, pour avoir été controversées, n'en demeurent pas moins indispensables à l'intelligence de la période contemporaine.

Avant le machinisme industriel, la masse vit de et à la campagne ; que survienne un été pluvieux, que manque la récolte, tout le monde en pâtit. Le cadre d'une économie régionale est le seul qui se prête adéquatement à l'observation de cette dialectique : population/économie. Une démonstration brillante en est apportée par M. Pierre Goubert dans *Beauvais et le Beauvaisis, de 1600 à 1730* ⁽⁶⁾.

Et les événements ? Pour le démographe hélas, ils ne s'identifient que trop souvent avec les catastrophes que sont les invasions, les massacres, la famine, l'épidémie. Cette dernière met à l'épreuve non seulement les malades et les médecins, mais toute l'organisation des secours, les fonctionnaires responsables du salut public, l'opinion aussi prompt à la panique qu'avide de nouvelles rassurantes. Au siècle dernier, chaque apparition du choléra fut un véritable révélateur de la résistance collective dont est capable une société ⁽⁷⁾ : occasion unique de saisir les institutions aux prises avec la réalité et non comme les textes juridiques les idéalisent...

Certaines idées réussissent à réfléchir les fatalités les plus écrasantes. Telle est l'éternelle menace de surpopulation, qui valut au modeste pasteur que fut Malthus une célébrité refusée à ses contemporains, savants officiels ou politiciens éphémères. Ses écrits comptent non seulement parmi les classiques de la démographie à ses débuts ; ils restent d'actualité tant pour les pays pauvres que pour les économies installées dans la prospérité. Notre compatriote M. J. Stassart a montré le retentissement de pareilles controverses doctrinales ⁽⁸⁾.

Ces quelques travaux parmi une foule d'autres qu'il suffirait de citer, témoignent et de l'originalité et de la diversité des recherches en démographie rétrospective.

Toutefois, dans le carcan des horaires actuels, bien peu de professeurs réussiront à faire place à des œuvres dont le principal mérite est d'élucider à fond des problèmes complexes. Moins malaisée sera l'insertion de deux livres qui synthétisent des centaines de recherches partielles et, à ce seul titre, devraient se trouver à la disposition de chaque titulaire d'un cours d'histoire.

Le premier s'intitule trop modestement *Introduction* ⁽⁹⁾ ; c'est une véritable Somme de la démographie historique ; il expose en effet les questions de méthode

(5) Pl. h.t. et XXVIII-562 p. in-12°, Paris, Plon, 1958.

(6) Deux vol. 653 et 119 p. in-8° dans la collection « Les hommes et la terre », Paris, S.E.V.P.E.N., 1960.

(7) Louis CHEVALIER (et collaborateurs), *Le Choléra (...)*, cartes et graphiques, 188 p. in-12°, La Roche sur Yon, 1958. Pour notre pays, citons encore Gisèle VAN HOUTTE, *Leuven in 1840, een krisissjaar*, ill., graph., XVIII-262 p. in-8°, Bruxelles, Pro Civitate, 1964.

(8) Joseph STASSART, *Malthus et la population*, 342 p. in-8°, Liège, Faculté de Droit, 1957.

(9) Roger MOLLS, *Introduction à la démographie historique des villes d'Europe du XIV^e au XVIII^e siècle*, 3 vol. in-8°, Gembloux, Duculot, 1954-1956.

et rassemble plus de cent pages de bibliographie et d'annexes qui intéressent aussi bien la Sicile que l'Ecosse : il traite de la croissance des villes aussi bien que des pertes provoquées par la Guerre de Trente Ans... Plus vaste encore, est le champ défriché par l'*Histoire générale de la population mondiale*, qui commence au paléolithique et s'achève en 1960 après avoir donné un aperçu de l'Amérique précolombienne, de l'Extrême-Orient et des pays socialistes. Cependant, et à juste titre puisque c'est la période la mieux connue, les XIX^e et XX^e siècles occupent les deux-tiers du volume lequel est pourvu de cartes et de graphiques⁽¹⁰⁾.

La précédente énumération ne devrait pas accréditer l'illusion que la démographie rétrospective est près de résoudre ses problèmes majeurs. Le contraire serait plus vrai. Sans doute, y a-t-il des excuses : carence des sources aux siècles médiévaux ou bien vocables mal définis, tel ce *feu*, qui, ici, désigne un foyer c'est-à-dire un ménage, là-bas n'est qu'une unité fiscale conventionnelle. Parfois les documents sont là à profusion ; on néglige tout bonnement de les exploiter. C'est le cas des registres d'état-civil ou des collections de passe-ports qui en apprendraient long sur les courants migratoires. Certaines questions enfin sont si complexes qu'elles requièrent le concours de statisticiens, d'historiens et de médecins : le fait vital que représente l'amélioration de la longévité au XIX^e siècle ne s'explique ni par le progrès de la médecine — les soins étaient trop coûteux pour la masse — ni par l'industrialisation, qui est le ferment du mieux-être général, puisque des pays à peine industrialisés bénéficient du même progrès. Le débat reste donc ouvert et il en va de même pour nombre de problèmes tout aussi graves : la seule attitude qui sied aujourd'hui est donc la modestie.

Si la besogne qui nous attend est énorme, du moins sommes-nous soutenus par la certitude d'en venir à bout et les assises de cet espoir sont solides.

Tout d'abord, les démographes parlent volontiers le langage des chiffres, le plus commode de tous. La *moitié*, $\frac{1}{2}$, 50 %, ont le même sens pour n'importe quel lecteur et dans chaque idiome. Peut-on en dire autant avec *bourgeoisie*, *Moyen Age*, *humanisme* ? En d'autres termes, un secteur de recherches va pouvoir échapper à l'impressionnisme et à l'idéologie où s'enlisent tant d'interprétations historiques. Bien plus, il bénéficie dès à présent de relais qui décuplent l'effort individuel : travail en équipes, utilisation de machines à calculer et de triuses électroniques⁽¹¹⁾. Le recours aux ordinateurs est pour bientôt...

Par ailleurs, la démographie campe au carrefour des préoccupations contemporaines. Qu'il s'agisse d'aménagement du territoire, de distribution du revenu national, de sociologie familiale ou d'acculturation, les statistiques de population sont requises et leur ordonnance en séries rétrospectives permet de conjurer les évolutions à long terme. Une démographie repliée sur elle-même, sagement assoupie au dortoir des « sciences auxiliaires » ? C'est impensable !

(10) M. REINHARD et I. ARMENGAUD, *Histoire de la population mondiale*, in-8°, Paris, Montchrestien, 1961.

(11) L. DELATTE, *Un laboratoire d'analyse statistique des langues anciennes à l'Université de Liège*, dans *Bull. de l'Association des Amis de l'Université*, t. XXXVI, p. 29-31, Liège, 1964.

L'actualité la révèle, au contraire, comme une discipline emportée en avant par les courants multiples qui agitent les jeunes sciences sociales.

* * *

L'insertion dans les programmes

Souvent, elle ne soulèvera aucune difficulté. Tantôt, des migrations sont en cause ; le recours à l'atlas s'impose. Si le professeur ne montre pas comment cosaques, paysans puis ingénieurs ont successivement mis à profit les ressources de la Sibérie, les élèves se demanderont pourquoi la Russie a tant d'influence en Extrême-Orient. Tantôt, un rapport de forces se synthétise par quelques traits :

ANNEES	MILLIONS D'HABITANTS	
	Royaume-Uni	Irlande
en 1841	19	8,175
en 1921	42,8	4,2

L'Irlande d'après la guerre mondiale, vidée par l'émigration et demeurée agricole, ne représente plus pour l'Angleterre le même enjeu qu'auparavant ; la volonté de sujétion n'a plus d'aussi puissants ressorts.

Autrement complexes ces ensemble de faits synchronisés que l'on appelle « essor », « croissance », « déclin », « crise ». Autant de mots chargés de sens pour des adultes instruits par des lectures et l'épreuve d'une vie personnelle. Que peuvent-ils signifier pour des adolescents ? Ne retenons ici que deux crises, ne serait-ce que pour réagir contre cette idéalisation naïve de l'Histoire qui l'assimilerait volontiers à un progrès continu, la privant ainsi de sa résonance dramatique.

Le *XIV^e siècle* marque un temps d'arrêt après le foisonnement créateur des âges précédents. Pour la population, le signe avant-coureur des grandes calamités est la famine de 1315-1316. Le chroniqueur Jean de Hocsem, réfugié dans un faubourg de Louvain, voit chaque matin passer le chariot qui emmène les cadavres à la fosse commune ⁽¹²⁾. En 1348 : la peste bubonique, ce fléau qui avait disparu depuis le règne de Justinien et qui désormais menacera villes et campagnes en Occident jusqu'au début du *XVIII^e siècle*. Les dernières apparitions se situent à Londres (1665) et en Provence (1720-1722). Une seule mesure efficace : la quarantaine. La fable garde l'écho de *ce mal qui répand la terreur* (*Les animaux malades de la peste*). Les conséquences se devinent aisément : l'Angleterre aurait été ramenée de 3,7 à 2 millions d'habitants entre 1350 et 1377 ; les villes hanséatiques perdirent 25 à 66 % de leur population ; à Venise, le Grand Conseil, qui comptait 1250 gentilhommes, n'en réunit plus que 380. Raréfaction de la main-d'œuvre, hausse des salaires, chute des prix

(12) Jean DE HOCSEM, *Chronicon*, éd. God. Kurth, p. 162, Bruxelles, 1927.

agricoles, nouveau coup porté à l'économie domaniale... Souvent ces déductions restent des hypothèses et elles risquent de paraître abstraites à bien des élèves. Pourquoi ne pas les entretenir plutôt de l'ébranlement psychologique qui, lui, a laissé des traces dans l'art et la religion ?

Partons d'un thème iconographique : la danse macabre. Il se transforme dans la 39^e strophe du *Grand Testament* de François Villon, puis dans les gravures d'Urs Graf et les complaintes de lansquenets. Il hante la poésie nocturne des romantiques allemands et inspira naguère *Le Septième Sceau*, un film d'Ingmar Bergman. Le danger de la peste est passé ; la sensibilité artistique en demeure traumatisée.

Même une religion aussi ancrée dans ses dogmes qu'est le catholicisme romain n'a pu échapper à l'ébranlement collectif. Bien des fils conducteurs seraient à démêler. Ici, il va falloir citer en vrac : vogue de dévotions nouvelles comme la *Vierge de Miséricorde* qui, de son manteau, protège contre les traits de la colère divine. Confréries de pénitents et représentations réalistes de la Passion qui eussent été inconcevables aux mosaïstes représentant le *Christ Pantocrator* des édifices byzantins. Succès des saints guérisseurs, des médailles, des indulgences qui dénotent l'angoisse du salut individuel au détriment de la prière communautaire. Etranges similitudes qui apparentent défense de l'orthodoxie et mesures de santé publique : le mot *lues* désigne aussi bien l'hérésie que la maladie contagieuse ; le feu purifie tout, les hardes du pestiféré comme les livres dangereux ou la sorcière malfaisante. Contre le malade ou contre le mécréant, l'hostilité est la même : cordon sanitaire, mise hors-la-loi, bannissement. La fin du Moyen Age s'est déroulée ainsi aux antipodes intellectuelles du *Siècle des Lumières*. Ce n'est point par hasard que la tolérance triomphera à l'époque où l'opinion se passionnera pour les succès de l'innoculation, tactique qui consiste précisément à vaincre la maladie par le mal.

Autre crise, celle qui sévit tantôt larvée, tantôt aiguë, durant le *siècle de malheurs* en Espagne, en Italie, en Allemagne et n'est masquée en France que par le vernis de grandeur d'une monarchie à son apogée.

La mortalité catastrophique qui ravagea les grandes villes italiennes a été attentivement mesurée : Gênes est ramenée de 79.000 à environ 40.000 habitants à la suite de l'épidémie de 1656. D'autres cités (Vérone, Parme, Crémone) perdent plus de la moitié de leur population en 1630 et voient leur essor rompu pour plus d'un siècle. La hausse des salaires affecte surtout les produits manufacturés en ville, ceux-là mêmes qui, en raison de la concurrence maritime des Hollandais, éprouvaient le plus de difficultés à s'exporter. Verres vénitiens et velours génois ne seront abordables qu'à une clientèle de plus en plus restreinte. Son industrie ruinée, l'Italie, de « mère des Sciences et des Arts » qu'elle était depuis l'Antiquité, va devenir la grande pourvoyeuse de main-d'œuvre à bon marché, jusqu'au « miracle économique » des années 1950.

Plus tragique encore le destin de l'Allemagne en proie à la *Guerre de Trente Ans*. Les pertes en vies humaines ont oscillé entre 15 et 80 % selon les régions. Le sac de Magdebourg est resté célèbre. Hélas, ce ne fut pas un malheur isolé ; en bordure des itinéraires stratégiques, les pertes atteignirent 60 à 90 %. Chez nous, des villages disparurent à jamais, dans l'Est du pays en particulier. La comparaison entre les dénombrements de feux de 1262 et 1656 est tristement

éloquente. Toute une littérature garde le souvenir des atrocités commises par les Croates et les Lorrains dans le Bas-Luxembourg : incendies d'églises bondées de réfugiés, chasses à l'homme, paysans pendus par les pieds, gavés de purin ou tenaillés pour « les forcer à découvrir les trésors qu'ils s'imaginaient cachés, ou bien encore par le seul plaisir de veoir leurs morts et torments » ⁽¹³⁾... La réalité dépasse de loin la fiction telle qu'elle se perpétue dans *Mère Courage*, par exemple ; Bertolt Brecht a intentionnellement placé son action au cœur des événements qui mettent le plus à vif l'âme populaire allemande. A côté des résonnances affectives, il y a les réactions des hommes d'Etat. C'est parce que le Brandebourg était redevenu un désert que Frédéric I^{er}, le Grand Electeur, y invita les huguenots français au lendemain de la *Révocation de l'Edit de Nantes* (1684). L'explication ne diminue en rien la générosité de l'accueil réservé par les Prussiens aux persécutés ; elle s'insère dans une politique familière aux souverains d'Europe Centrale. A défaut de mines d'or ou d'argent, à défaut de places de commerce, bref de capital accumulé, c'est l'homme et son travail qui procurent richesse et puissance guerrière. Le populationnisme des despotes éclairés trouve là ses meilleures motivations.

Conclusions

Les exemples qui viennent d'être esquissés ne prétendent nullement à l'originalité : ils s'efforcent de montrer les liens qui rendent solidaires état de la population, doctrines politiques, thèmes littéraires et artistiques, événements historiques tout court. Il importe donc d'intégrer l'explication démographique parmi les autres ; nullement de la privilégier, encore moins de succomber à un quelconque déterminisme démographique, voué à un échec aussi manifeste que ses devanciers en géographie ou en économie.

Le professeur saura donc distinguer les faits attestés et les hypothèses. Tel est le cas par exemple, à propos de la France révolutionnaire, nation où prédominent les classes « jeunes » et où la mobilité sociale s'accélère. Voilà deux caractères propices aux innovations : *explication* tout à fait générale, séduisante, mais qui tombe court là où un individu — Robespierre, Bonaparte — réussit à infléchir les destinées collectives. Par contre, il est de fait que la levée en masse d'un million d'hommes qui, en définitive, a sauvé la Révolution, n'a pu réussir que grâce à une population à la fois jeune et numériquement supérieure à ses voisines.

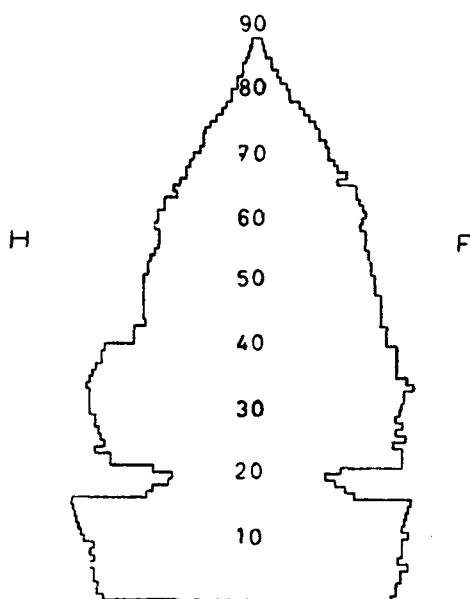
Ainsi, les cas les plus familiers sont déjà complexes. A fortiori faut-il proscrire les comparaisons abusives devenues si fréquentes sous la plume des journalistes, lesquels n'hésitent pas à loger à la même enseigne d'une « démographie galopante » le Moyen Age, la Russie tsariste et tous les « sous-développés » en vrac...

(13) Rapport du Conseil de Luxembourg, en date du 16 février 1636, publiée avec de nombreux autres témoignages plus cruels encore par J. SCHOETTER, *Etat du duché de Luxembourg pendant la guerre de Trente Ans*, dans *Annales de l'Académie d'Archéologie de Belgique*, t. XXXIII, p. 335-341, Anvers, 1876.

Proscrire aussi l'exotisme. Il est probable que certaines ethnies ottomanes ou chinoises du XV^e siècle seront un jour mieux connues que les sujets des ducs de Bourgogne. En attendant, sachons préférer un peu de concret vérifiable aux généralités hétéroclites de type excursionniste.

A cet effet, une seule ascèse : le retour aux ressources, l'usage des cartes, la comparaison des chiffres. Ne parlons de « ville-champignon » qu'après avoir tracé à la craie un segment de 3 cm. (les 30.000 habitants de Chicago en 1850) et un autre de 3,40 m. (les 3.397.000 en 1940). Inutile de citer les pertes de la guerre 1914-1918 si les élèves n'ont pas découvert les échancrures qui découpent

Fig. 1. — Pyramide des âges de la France en 1936.



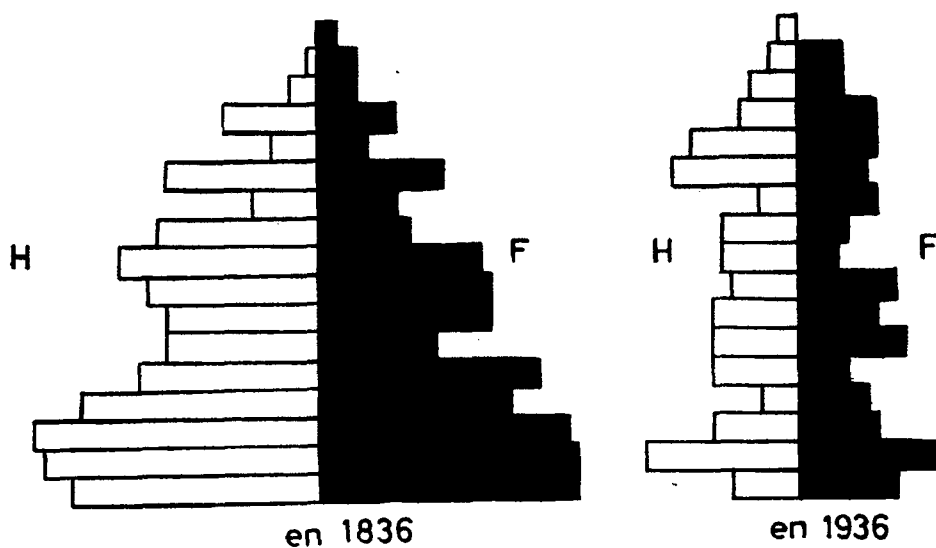
L'échancrure symétrique au niveau de la tranche d'âge de 20 ans résulte du déficit des naissances durant la guerre 1914-1918. Au niveau 65-66 se creuse encore un minuscule retrait provoqué par celle de 1870-1871.

Observer aussi, du seul côté des hommes (à gauche), les pertes militaires réduisant les contingents âgés de 40 à 50 ans. L'étroitesse de la base caractérise les populations menacées.

(D'après AD. LANDRY, *Traité de démographie*, p. 123-133, Paris, Payot, 1945.)

la pyramide des âges de la France (fig. 1). L'exode rural « restera pour de jeunes citadins une locution abstraite tant qu'un cas d'espèce n'aura pas été analysé. Comparons (fig. 2 a et b) deux pyramides d'un même village lorrain. A un siècle de distance, la même terre ne nourrit plus qu'une communauté réduite de moitié. Mais il y a plus grave : le profil atteste que les jeunes sont désormais en minorité ; ils ne suffiront plus à assurer la relève et se heurteront à de multiples difficultés : pas de diversité professionnelle, choix restreint lors du mariage, absence sur place du public minimum qui permet aux activités commer-

Fig. 2 — La dépopulation de Thélod (Meurthe et Moselle).



(D'après J. F. GRAVIER, *Paris et le désert français*, p. 49, Paris, Flammarion, 1958.)

ciales de subsister, à l'équipement scolaire de se développer, à la vie culturelle de s'épanouir. On saisit alors sur le vif le processus de domination qui s'organise au profit des grandes capitales... Exemple, entre mille, d'une pédagogie qui pourrait prendre appui sur les nombres, les graphiques, le calcul comme naguère elle s'est servie du document d'archives, de la coupure de presse ou de la caricature politique.

Pareil effort ne vaut-il pas d'être tenté puisqu'il prépare la nouvelle génération aux problèmes qu'elle aura à résoudre en 1980 : vieillissement démographique, équilibre régional, mobilité économique. S'entraîner à dominer une complexité croissante, telle est la directive qui s'impose dans les activités les plus diverses. Rien ne serait plus contraire à la marche actuelle des sciences que le maintien des cloisons étanches, la manie des explications à sens unique.

Sous ce rapport, l'histoire a un rôle irremplaçable. Encore faut-il qu'elle garde l'ambition d'être une discipline de synthèse.

Etienne HÉLIN